

24 images

24 iMAGES

Latcho Drom de Tony Gatlif

Gilles Marsolais

Number 68-69, September–October 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22722ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (1993). Review of [*Latcho Drom* de Tony Gatlif]. *24 images*, (68-69), 68–69.

FIORILE DE VITTORIO ET PAOLO TAVIANI

Le dogmatique et très déplaisant *Good Morning Babilonia*, l'académique et assoupissant *Le soleil même la nuit* ont marqué, ces dernières années et assez nettement, les limites de l'inspiration des Taviani hors de leur terrain cinématographique de prédilection: celui du conte, de la légende. À ce titre, *Kaos* pourrait bien constituer le véritable sommet d'une œuvre qui (me semble-t-il, ayant eu l'occa-

sion de revoir dernièrement quelques films qui furent très célébrés en leur temps) vieillit assez mal. *Fiorile* renoue avec cette veine, qui nous raconte le destin d'une famille, de la Révolution française à nos jours, à travers de petites histoires (en fait de véritables sketches) reliées entre elles classiquement par un fil (c'est le cas de le dire) conducteur. Malheureusement, à part le premier épisode où l'Histoire avec

un grand H (les soldats de la Révolution française lancés dans leur campagne italienne) croise la petite histoire (une famille qui va s'appropriier l'or des militaires et dont le destin bascule) dans cette fusion mythique qui faisait le charme de *La nuit de San Lorenzo*, jamais *Fiorile* ne trouve véritablement son assise et son rythme.

En fait, on a un peu le sentiment qu'aucune réelle nécessité n'est à la base du projet. Si *Fiorile* est un film correctement écrit (chaque petite histoire se referme sur elle-même tout en rebondissant dans la suivante), la lourdeur générale de la mise en scène ne cesse de dénoncer la vacuité de l'entreprise et atteint bien souvent des sommets de redondances (cf. la scène de l'empoisonnement par les champignons) qui prêteraient à rire si, finalement, l'on n'était pas un peu triste de voir à quoi en sont réduits des cinéastes qui ont tout de même beaucoup compté, il n'y a pas si longtemps de cela. À ce titre, *Fiorile* fait symptôme. Il tendrait à démontrer que des auteurs que l'on pouvait penser comme éthiquement les plus éloignés des nouvelles mœurs cinématographiques finissent tout de même par s'y plier. Car que retiendra-t-on de *Fiorile*? Rien d'autre, j'ai bien peur, que l'insistance publicitaire avec laquelle les deux frères filment sous tous les angles la voiture d'où nous est raconté le destin trop prévisible de la famille Benedetti... ■

PHILIPPE EHEM

Michael Vartan et Galatea Ranzi.



LATCHO DROM DE TONY GATLIF

Tony Gatlif, qui est lui-même Gitan, a choisi de retracer pour nous la route historique des Gitans, de l'Inde jusqu'en Espagne. Et de le faire uniquement par le biais de leur musique. Dès le départ, on peut craindre le pire: se trouver en présence d'une simple approche folklorique. Mais, très vite, ces craintes s'estompent et le film impose sa démarche risquée qui apparaît comme la seule possible puisque cette histoire n'est pas documentée et

qu'elle ne se trouve pas dans les livres. Successivement, on passe donc simplement de l'Inde à la Turquie, la Grèce, la Roumanie, la Hongrie, l'Allemagne, la France ou l'Espagne, sans qu'ils ne soient clairement identifiés, si ce n'est par la langue, pour effectuer un saisissant voyage ethno-musical, rencontrer des gens qui portent en eux toute la mémoire de leur peuple dispersé aux quatre vents et entendre leur musique qui prolonge cette

mémoire marquée au fer rouge de la haine et du rejet.

Tout le film est traversé par une pudeur qui leur fait honneur, telle cette évocation discrète mais combien poignante des camps de concentration qu'ils ont connus tout autant que les juifs. Ne disposant d'aucune infrastructure, ils n'ont pu négocier leur drame ni même en faire connaître l'ampleur, ni capitaliser sur leur douleur: ils n'ont plus que des traces de

pas dans la neige, que la voix et le chant d'une beauté dévastatrice d'une vieille femme pour en témoigner. Le spectateur qui ne craque pas au moins à cet endroit précis du film est un monstre d'insensibilité.

Sans prêchi-prêcha, les paroles des chansons, relevant parfois d'une poésie naïve, parlent donc inévitablement de l'Histoire, de leur histoire occultée, où il est question entre autres de Franco, d'Hitler et de Ceausescu. Après une incon-

turnable visite à la Vierge Noire aux Saintes-Maries-de-la-Mère, dans le Sud de la France, ce film qui maintient le cap pendant une heure trois quarts sans aucun commentaire ni dialogue se termine d'une façon magnifique quelque part en Andalousie. Finalement, on a au moins appris que les Gitans ne sont pas tous des danseurs de flamenco, même s'il existe une parenté musicale indéniable entre les Louars du Rajasthan (les descendants des premiers Gitans qui ont quitté l'Inde il y

a mille ans), les Gawazis d'Égypte, les Tsiganes de Roumanie et les Gitans andalous, alors que ces groupes ignorent souvent tout les uns des autres. Et ce n'est pas le moindre mérite de Tony Gatlif que d'avoir initié ce voyage au cœur d'un peuple sans territoire et sans nationalité, et de l'avoir fait instinctivement sur ce trait culturel qui les rassemble: la musique. ■

GILLES MARSOLAIS

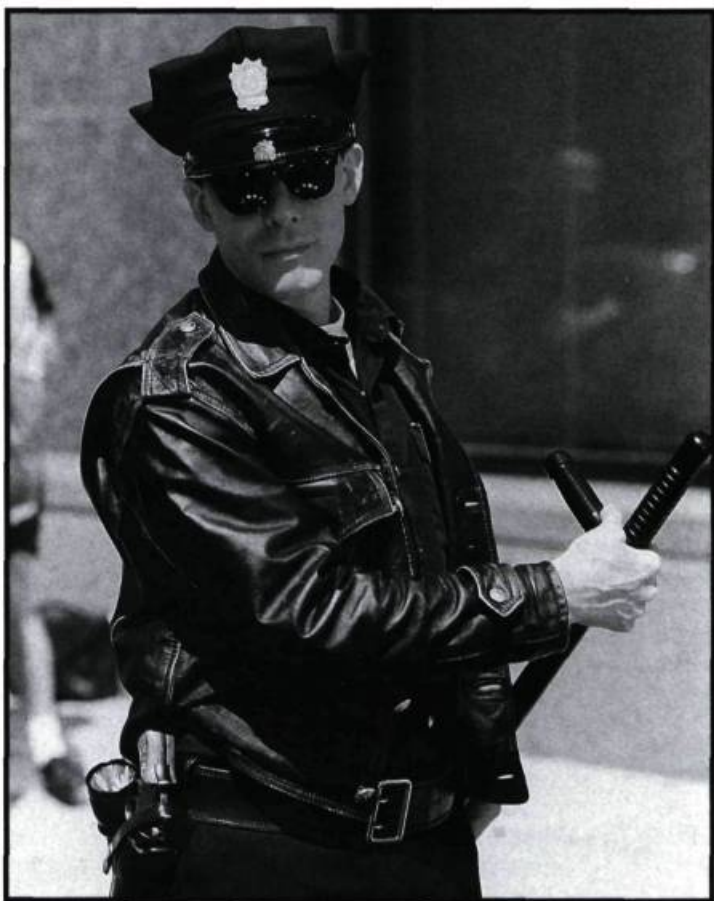
I LOVE A MAN IN UNIFORM DE DAVID WELLINGTON

Un employé de banque qui est aussi aspirant comédien, à moins que ce ne soit l'inverse, décroche un rôle de policier dans une série télévisée de deuxième ordre (*Crimewave*). Rapidement, sitôt endossé l'uniforme, qu'il portera même dans la rue, il se prend au jeu au point d'en arriver à confondre la fiction et la réalité. Sa dérive révèle alors son goût immodéré pour l'autorité, la loi et l'ordre, voire ses tendances fascisantes, fournissant aussi au réalisateur les armes pour concocter une satire féroce de la télévision avec ses aspects débilitants.

Après une séquence extrêmement violente, en pré-générique, qui d'entrée de jeu explique les mobiles du dédoublement de personnalité à laquelle nous allons assister, une séquence qui n'est donc pas aussi gratuite qu'il y paraît de prime abord puisqu'elle justifie la suite du récit, David Wellington réussit à maintenir notre attention en suivant à la trace ce psychopathe en puissance qui s'enfoncé progressivement dans la folie, et le fait en appliquant les lois du genre amplement explorées par les Américains.

Mais, en même temps, loin d'être une copie conforme de quelque production américaine, le film, qui n'est hélas pas exempt de certaines invraisemblances, adopte un ton qui se veut distancié, sans doute pour amener le spectateur à réfléchir sur le phénomène plutôt que d'être simplement captivé par l'action. Cependant, l'air angélique de Tom McCamus accentue involontairement cette distance, même si son jeu est honnête, sans casser des briques. Les vrais éléments de dis-

Tom McCamus.



tanciation, on les retrouve plutôt dans les rapprochements continus que le réalisateur établit entre la vie de tous les jours, avec son cortège de violence, à laquelle est confronté tout policier ou tout employé de banque, et sa représentation mythifiée à la télévision, enrichissant ainsi son

propos d'éléments de réflexion pertinents et qui font de *I Love a Man in Uniform* plus qu'un petit régal de perversité entretenue par la confusion des rôles. ■

GILLES MARSOLAIS